

MON WEEK-END IDEAL | Les week-ends du directeur général de l'OMC sont rares, précieux et très actifs.

21 février 2009, 24 heures



«Pour moi, le sport et l'intellect sont inséparables. Personnellement, c'est une évidence depuis très longtemps que, si vous n'êtes pas bien, cela découle à la fois de l'esprit et du corps.»

Pascal Lamy, ancien sherpa de Jacques Delors, a longtemps couru derrière et dans l'ombre de ce grand Européen. Désormais, ce sont les autres qui cavalent après le directeur général de l'Organisation mondiale du

commerce (OMC), à Genève. En semaine, aucun doute sur le rythme effréné de ce bourreau de travail, qui se lève chaque jour à 6 heures du matin et carbure «à ce qui a fait ma légende pour le repas de midi: le régime pain et bananes. La gestion du temps, c'est comme lorsqu'on patine à skis de fond, il faut ajuster un pas après l'autre. Une vraie discipline. Eviter de trop manger ou trop boire. Pas pour des raisons morales, mais purement fonctionnelles. Sinon le corps ne tient pas.»

Joignant le geste à la parole, pour illustrer son rapport aux loisirs, Pascal Lamy sort ses lattes «style classique» à toute vitesse sur le parcours nordique de La Givrine. «Il y a dans ce sport une qualité de silence que l'on trouve rarement ailleurs. Le bruit de la neige étouffe tout. Et puis ici, à La Givrine, vous êtes tout de suite dans les bois. Avec cette impression précieuse que vous êtes seul au monde.»

Le Normand d'origine le concède volontiers, la détente est un luxe rare: «Parler du week-end, pour moi, c'est parler du rêve. Cela reste du domaine de l'idéal, parce que je n'en ai pas beaucoup. En moyenne, un sur quatre au grand maximum. Et je suis au boulot tous les dimanches soir dès 16 heures. Parce que ma semaine de travail commence à ce moment-là.»

On l'aura compris, le temps libre de Monsieur Lamy est rarement oisif: «J'aime les week-ends et je ne suis pas ravi de ne pas en avoir assez. Quand je reste ici à Genève, je les utilise à faire de la course à pied ou du ski en saison. Et du vélo: à mon âge, c'est moins traumatisant pour le corps. Bouquiner, écouter de la musique et, plus rarement, aller au cinéma. Je ne regarde presque jamais la télévision.»

Partir «pif en l'air»

«Question repos, je préfère les siestes aux grasses matinées. Et, si on peut le planifier suffisamment à l'avance, partir, évidemment. Mais en évitant l'avion. Pour ne pas avoir d'horaires. Je prends la voiture et hop... on part. Pif en l'air. Avec ma femme, nous partons tous les deux. En improvisant. On fait un peu de Suisse et un peu de France. La Bourgogne, le Jura.»

Ce que Pascal Lamy aime surtout au bout du lac, c'est la proximité avec l'environnement: «Je vais rarement en ville. Je fréquente très peu de Genevois. Mis à part Manuel Tornare, le maire de Genève, que je connais au travers de connexions sociales-démocrates. Pourtant, j'apprécie le côté non pollué de cette ville. J'habite à six minutes du bureau et de l'aéroport, tout proche de la nature. C'est vraiment chouette. Cette qualité de vie entre dans la motivation des 750 employés de ma «PME».

Même si les Suisses sont parfois près de leurs sous et que les politiques en font toujours moins qu'ils ne le disent, il se bâtit ici un environnement international cohérent. Le seul ennui de Genève, c'est que c'est cher. C'est même très cher.»

Et que cela soit pour son temps libre ou son travail, Pascal Lamy a appris le sens si helvétique du mot consensus: «C'est sûr que l'OMC est plus proche du modèle suisse que français. Il faut du temps pour s'adapter à cette culture du compromis. En arrivant à Paris de Bruxelles, je suis passé du solide au liquide. Ici, à l'OMC, c'est plutôt gazeux. On doit avancer par petits pas, avec des fuites d'énergie phénoménales. Il faut beaucoup d'énergie et de volonté pour compenser cela. C'est aussi souvent ce qu'on dit du système suisse, avec tous ces échelons. Mais quelle que soit ma volonté de sortir de ce système «westphalien» pour adapter la gouvernance aux questions globales d'aujourd'hui, je n'y arriverai jamais tout seul. Le but, y compris au niveau philosophique, c'est d'arriver à ce que le monde soit un peu moins injuste qu'il ne l'est. »

«Je fais très peu de déjeuners d'affaires et je bannis les dîners en ville»

Que lisez-vous le week-end?

J'aime autant des choses sérieuses que celles appelant à plus d'imagination. J'ai passé un bon mois sur le bouquin de Vikram Chandra *Le seigneur de Bombay*. Un pavé, polar, mais surtout le meilleur livre que j'aie jamais lu sur l'Inde. Je relis aussi volontiers des lectures de jeunesse. En tournant les pages d'un Pavese ou d'un Moravia, je me sens bien parce que je les ai déjà lues.

Et la musique?

J'ai beaucoup fait de piano dans ma jeunesse. Je vais volontiers aux concerts, même la semaine. Autrement, j'écoute en tranches les sonates pour piano et violon de Beethoven ou de Mozart sur ma chaîne. Tout comme les messes de Bach.

La famille, un incontournable?

Mes fils volant de leurs propres ailes à Paris et en Pologne, la famille est une denrée rare. Plutôt réservée à la Normandie de mon enfance, de mes racines où je me rends quatre fois l'an. Mes frères y sont restés plus proches. Ma mère et un de mes frères vivent toujours dans notre maison de famille. On y passait tous nos week-ends, avec une ribambelle de cousins et de cousines. On y construisait des cabanes et on allait taquiner les beudons (*ndlr: jeunes veaux, en normand*) dans les prairies. C'est notre base affective. On part aussi parfois dans le Midi, dans la famille de ma femme, originaire de Marseille. L'été, tout le monde rapplique. Ce sont des moments plus claniques, plus tribaux, que j'adore.

Dimanche, jour du Seigneur?

Je n'aime pas parler publiquement de religion. Contrairement à ce qu'affirment certains médias, je ne me suis jamais affiché comme chrétien. Même si je n'ai pas besoin de publier un démenti ni de le nier. Pour cela, je dois dire que Genève, avec son haut niveau de culture théologique, me convient bien. J'ai toujours été plutôt dans cette frontière-là du catholicisme. Franchir le pas aurait été pour moi un peu excessif. Mais si j'avais eu à choisir, vraiment, je crois que j'aurais plutôt démarré du côté protestant.

Les plaisirs de la chère?

J'aime bien la bonne cuisine, mais je ne la pratique qu'occasionnellement. Et le cigare, mais là on rentre forcément dans les plaisirs coupables. Je fais très peu de déjeuners d'affaires et je bannis les dîners en ville. Je suis connu et peu apprécié pour ce boycott.

On me le reproche, considérant que c'est un signe de supériorité malvenu. J'y ai bien réfléchi, mais si je ne veux pas tomber dans ce piège, je n'aurais de temps pour rien d'autre.

Et le sport?

Pour moi, le sport et l'intellect sont inséparables. Je l'ai compris et je le pratique depuis mes études. J'ai deux frères médecins, une tante psychanalyste, et mes deux parents étaient pharmaciens. Je suis le mouton noir qui n'est pas «médicalisé», mais cet héritage familial autour de la santé est bien présent. C'est la bonne vieille devise mens sana in corpore sano. Mes lectures et de nombreux dialogues avec des Asiatiques – qui ont en la matière une culture beaucoup plus riche que la nôtre – m'ont prouvé qu'en Occident, de ce point de vue-là, c'est encore le néant, la platitude absolue. Il faut aller en Inde, en Chine ou au Japon pour comprendre que tout cela est bien plus sophistiqué. Faire une dichotomie entre le corps et l'esprit est à mes yeux un contresens philosophique.

C. AZ